

# TIM O'BRIEN

GUERRE DU VIËTNAM

**J**e savais très bien ce à quoi je me risquais en partant au Viêtnam. J'avais manifesté contre la guerre quand j'étais à l'université, je savais que ce qui se passait là-bas était terrible. Mais j'ai été appelé sous les drapeaux juste après mon diplôme, et je n'arrivais pas à savoir quel choix était le bon : bien sûr, j'étais un opposant à cette guerre, mais je me sentais aussi des obligations envers mon pays. J'ai été lâche, incapable de dire : « Non, je n'irai pas. » J'avais peur du ridicule dans ma ville natale, peur de l'embarras de mes parents, peur de la réputation qu'on me collerait. Alors j'ai fait le mauvais choix, et je suis parti au Viêtnam. À première vue, vous pourriez penser que c'était une décision courageuse que d'aller au combat, de devenir soldat – et d'ailleurs je suis devenu un bon soldat. Mais, en mon for intérieur, j'étais dévasté par ma lâcheté. Cinquante ans plus tard, je dois toujours me coucher le soir et me réveiller le matin avec la conscience de cette lâcheté, avec le regret de n'avoir pas su trouver la force intérieure de dire non à cette guerre que je savais être une erreur.

La guerre est une expérience complexe à vivre. D'un côté, votre sang est chargé d'endorphines, votre corps soumis à des poussées d'adrénaline, de pure excitation face à la proximité de la mort. Et, dans le même temps, votre esprit ne cesse de vous dire que tout cela est mal. Votre regard est ébloui par le spectacle de la guerre, par la majesté du



TIM O'BRIEN, AU VIËTNAM EN 1969

napalm, par la grandeur de ces flammes vermeilles après le passage d'un bombardier B-52. Mais votre cœur vous rappelle que ces bombes viennent de tomber sur un village à quelques kilomètres de là, tuant certainement des femmes et des enfants. La guerre fait de vous un homme, dans le sens où elle vous pousse à répéter des gestes que les hommes ont accomplis tout au long de leur histoire. Et elle tue l'homme en vous, en vous demandant de commettre des actes qui

seraient jugés criminels en temps de paix, comme abattre un autre homme d'une balle dans la tête, par exemple, avec la bénédiction du gouvernement.

Au cours des treize mois que j'ai passé au Viêtnam, j'ai connu un sentiment de honte. Honte de ce que j'avais fait et de ce que j'avais vu. Mais la honte qui me poursuit aujourd'hui, à 73 ans, est celle du jeune homme que je fus. Il m'arrive encore, la nuit, de m'interroger : pourquoi l'as-tu fait ? Pourquoi es-tu parti ? Pourquoi as-tu continué à obéir quand tu étais là-bas ? Et la seule réponse que j'arrive à trouver, c'est la peur. La peur de décevoir, la peur de trahir les miens. Mais cette peur ne m'a mené qu'à cette honte, que j'emporterai avec moi dans la tombe.

Ça ne veut pas dire que je n'ai pas été courageux, du moins d'un point de vue physique. Je l'ai été. J'ai marché quand on me demandait de marcher, j'ai riposté quand on me tirait dessus, j'ai connu l'épreuve du feu et des balles qui sifflaient autour de moi. Mais ce n'est pas ainsi que j'ai ressenti les choses. Parce que, plus encore que mon paquetage, je portais ma conscience avec moi. Et ma conscience ne cessait de me répéter que cette guerre était immorale. Que c'était une guerre où l'on faisait couler du sang bien réel pour des raisons très abstraites. Où la seule certitude que nous avions, c'était celle des cadavres de mes camarades, mais aussi des trois millions de Vietnamiens que nous allions laisser derrière nous. Et pourquoi ? Pourquoi ces morts ? Cinquante ans plus tard, je ne sais toujours pas. On nous avait parlé de la théorie des dominos, on nous avait dit que, si le Viêtnam tombait, alors le Sud-Est asiatique entier se rangerait dans le camp communiste. Et que s'est-il produit ? Nous avons perdu la guerre, et les

dominos ne sont pas tombés. Ou plutôt, ils sont tombés, mais de l'autre côté, vers le fascisme, en Thaïlande, en Birmanie ou aux Philippines. Quant à nous, notre prétendu rôle de gendarme du monde ne servait en réalité qu'à choisir les gouvernants des autres pays, au mépris des peuples et de la corruption...

J'ai appris beaucoup de choses de cette expérience au Viêtnam, au point d'écrire une dizaine de livres sur le sujet. J'ai appris en particulier que la violence ne servait à rien. Nous avons lâché plus de bombes sur ce pays grand comme la Californie que sur l'ensemble de la planète durant la Seconde Guerre mondiale. Nous avons envoyé un demi-million de soldats sur place. Et nous avons perdu la guerre.

*Vous ne pouvez  
pas tuer le désir  
d'indépendance, vous  
ne pouvez abattre  
une idée d'une balle  
dans la tête*

Les officiels peuvent bien vous dire que ce n'était pas une défaite militaire, mais c'est pourtant le cas ! À la fin, c'est l'adversaire qui tenait le terrain ! Et nous aurions pu continuer des années sans l'emporter, tout simplement parce que vous ne pouvez pas tuer le désir d'indépendance, vous ne pouvez abattre une idée d'une balle dans la tête. Vous pouvez simplement nourrir un désir de vengeance qui fera tout recommencer.

- Aujourd'hui, la plupart des Américains ont oublié les raisons mêmes de cette guerre. Ils vont là-bas faire du business, y partent en vacances pour profiter de la plage – quand ils savent situer le pays sur une carte. Ma femme m'a acheté un T-shirt avec une étiquette *made in Vietnam*. Je rencontre même des étudiants qui me demandent qui a gagné. Trois millions de morts pour ça ! Pourquoi ? Cette guerre n'a servi à rien. Elle n'a rien changé. Et je trouve cela profondément déprimant. Ces pensées m'habitaient déjà à l'époque, quand j'étais stationné dans la région de My Lai, et elles ne m'ont pas quitté depuis.

Il était sans doute plus facile de rentrer de France après la Seconde Guerre mondiale, avec le sentiment du devoir accompli. De savoir que les tueries auxquelles vous aviez participé avaient une forme d'utilité, que vous aviez pu arrêter Hitler ou sauver quelques Juifs. Nous, les vétérans du Vietnam, nous ne pouvons pas trouver cette consolation. Nous pouvons seulement nous dire que nous avons obéi aux ordres. Quelques-uns s'en contentent. Pas moi.

Nous n'avons pas eu de parade à notre retour. On ne nous a pas non plus craché dessus. Nous sommes encore aujourd'hui accueillis par cette phrase passe-partout : « Merci pour votre service. » Mais de quoi nous remerciant-ils ? D'avoir tué des gens, y compris des enfants ? Qui a envie d'être remercié pour ça ? Dans mon nouveau livre, je demande que ce petit mot de six lettres, « guerre », soit aboli, pour être remplacé par « acte de tuer des gens, et notamment des enfants ». Parce que je ne veux plus entendre de gens affirmer sur un terrain de golf qu'ils soutiennent « la guerre », sans avoir conscience du

sens véritable de ce mot. J'appelle aussi dans ce livre à ce que tous les va-t-en-guerre aillent eux-mêmes passer un peu de temps au front ou y envoient leurs propres enfants, pour ne plus soutenir des guerres qui sont faites par d'autres. Évidemment, ça ne passera jamais ! Mais il le faudrait pourtant...

*Nous sommes encore  
aujourd'hui accueillis  
par cette phrase passe-partout :  
« Merci pour votre service. »*

Il m'arrive parfois, les soirs de déprime, de contempler mes échecs. J'ai essayé de montrer la brutalité, la cruauté de la guerre, dans l'espoir que les gens y réfléchiraient à deux fois avant de s'y lancer à nouveau. Je ne suis pas un écrivain de guerre, j'ai essayé de faire des livres de paix. Et pourtant, le citoyen lambda continue de soutenir l'idée même de la guerre. Et pourtant, on ne se bouscule toujours pas dans les manifestations pacifistes. Alors, oui, j'ai sans doute échoué. Mais je ne me vois pas faire quoi que ce soit d'autre, sinon continuer à alerter sur les ravages des conflits armés. \*

TIM O'BRIEN  
Né en 1946 à Austin, Minnesota, il intègre l'armée en 1969 et combat au Vietnam jusqu'en 1970. Il tire de cette expérience une œuvre marquée par l'antimilitarisme : *Si je meurs au combat*, (1973), *À la poursuite de Cacciato* (National Book Award en 1979), ou encore *Les Choses qu'ils emportaient* (1990, prix du Meilleur Livre étranger en 1993).